

Marges poétiques

Jacques Fusina, traduction de l'article paru en corse dans *La Corse Votre Hebdo*, 15-21 juillet 2011.

La dédicace d'un recueil de Marie-Ange Sebasti reçu il y a déjà quelques mois mettait modestement l'accent sur l'ancienneté des poèmes offerts ; or il se trouve que la poésie vieillit souvent bien moins vite que d'autres genres littéraires et c'est heureux. Née de père sartenais et de mère lyonnaise, Marie-Ange fait partie de ces Corses vivant à l'extérieur de l'île mais tant attachés à leur terre qu'ils ne peuvent écrire que d'elle. J'ai devant les yeux ce recueil *Presque une île* soigneusement mis en page par les éditions Colonna pour une réédition de 1997 et dont le préfacier Charles Juliet souligne justement combien les poèmes dédiés à la Corse le sont à tel point que pour Marie-Ange « ailleurs n'existe pas » ; il considère ses mots comme « âpres, tendus, abrupts » à l'image de ce « cœur du monde » qu'est Sartène, le lieu d'origine. Sans doute un recueil de 2004, *Marges arides*, aurait-il pu influencer le lecteur si les « marges arides » du titre sont bien ces « contrées désolées » surprenant « le voyageur comme l'archéologue qui interroge les traces antiques de cette rencontre ». Surtout si l'on définit ces « marges » comme les lieux où nomades et sédentaires s'affrontent de toute éternité mais peuvent aussi, à force, nouer entre eux des liens. De toute façon, a-t-on envie de dire, les lieux d'inspiration choisis par le poète, bien loin de l'enfermer dans des visions ressassées ou des imageries pour touristes, l'aspirent tout au contraire vers un dire autant particulier qu'universel ou mieux : universel parce que particulier.

Le dernier recueil *Haute plage* publié chez l'éditeur lyonnais Jacques André, maison à laquelle notre poète voue une belle fidélité, propose plusieurs sections qui semblent vouloir guider le lecteur de la Plage (Haute plage, Plage d'encre) vers le Fleuve (Permis fluvial). De la plaine vers la montagne ? Du midi vers le nord ? De l'eau salée vers l'eau douce ? Même sans connaître les motivations personnelles que quelques mots du péritexte peuvent toutefois éclairer, il semble évident que les paysages habituels, plage, roc et sable, continuent d'émouvoir profondément le poète même si « parfois la tempête les meurtrit ». C'est ici en effet une dramaturgie qui se met en place en instaurant une sorte de dialogue où se lit le désarroi, l'interrogation angoissée et la peine avec toutefois des mots de douceur et d'émotion contenue. Ce n'est pas en effet la raucité des mots de la douleur à la manière ancestrale qui frappe mais bien une sorte de conversation continue avec les êtres et les choses, avec soi-même au plus profond. L'image du fleuve suggère cette opposition ancienne et naturelle avec la mer : car lui aussi demande à être apprivoisé, le temps et la patience aidant, pour une réconciliation utile. C'est bien ce qu'évoquent les mots de la quatrième de couverture, clé possible en forme de poème en prose que je citerais volontiers : « Sur la haute plage, entre roc et sable, comblés des dons de la terre et de la mer, les mots du large et de l'arrière-pays se rejoignent, heureux, face à l'horizon. La tempête parfois les meurtrit, les en éloigne, mais toute éclaircie les rappelle. »

Marie-Ange Sebasti , **Presque une île**, préface de Charles Juliet, Colonna édition, 1997, réédition, 2010.

Marie-Ange Sebasti , **Marges arides**, Jacques André éditeur, 2006.

Marie-Ange Sebasti , **Haute plage**, Jacques André éditeur, 2011.